

QUOI DE MEUF DE POCHE - EPISODE 139

“Les bons comptes font les bonnes féministes”

CLÉMENTINE : En avoir ou pas ... C'est le nerf de la guerre et de la domination, cette semaine on va parler de la thune, le cash, la maille et donc d'argent avec Kaoutar ! On commence par les news féministes de la semaine :

KAOUTAR : Alors, faute de moyens, 40% des appels passés au 3919, la ligne dédiée aux violences conjugales n'ont pas pu être traités en 2020, selon le Point. Il y a eu une hausse de 70% des appels. Une news féministe comme on les déteste.

EXTRAITS REPORTAGE : “En temps normal, c'est-à-dire en jour de semaine on est à un peu près 250 appels par jour. Or mardi, nous avons reçu plus de 1600 appels dans la journée, et hier plus de 1100 appels donc on voit que la campagne a un impact sur la ligne d'écoute.” “Le 3919, n'est pas un numéro d'urgence, mais un numéro d'écoute, et bien souvent au bout du fil, des femmes aux situations similaires” “Les femmes qui appellent le 3919 ont vécu en général plusieurs années de violence.”

CLÉMENTINE : Heureusement, une bonne nouvelle, toujours sur la question des violences conjugales, puisque l'APHP, l'assistance publique des hôpitaux de Paris, va ouvrir trois permanences d'accueil de femmes victimes de violences conjugales : à Bichat, l'Hôtel Dieu et la Pitié. Cette information nous est parvenue ces jours-ci, l'affaire Duhamel a été classée sans suite pour prescription, on en avait déjà parlé dans d'autres épisodes. On attend la suite de cette affaire, s'il y en a.

CLÉMENTINE : Et alors pour passer au sujet de la semaine : l'argent. Qu'on en fasse étalage ou qu'on le dissimule pudiquement, selon les cultures, qu'on ait privé les femmes de ressources ou qu'on leur ait confié les cordons de la bourse, d'ailleurs l'un va parfois avec l'autre, on va voir de quels enjeux le féminisme peut se saisir en parlant d'argent. Petit rappel historique, avec un retour au siècle dernier.

KAOUTAR : Alors, ce rappel historique n'est pas particulièrement fameux, même un peu gênant, si on se rappelle que les luttes pour les droits politiques et civils des femmes sont particulièrement articulées autour du Code Civil.

- 1907 : les femmes mariées peuvent percevoir leur salaire.
- La loi du 13 juillet 1965 : oui, cette date est terrifiante. C'est la date à laquelle la loi a autorisé les femmes mariées à travailler sans l'autorisation de leur époux et même à ouvrir un compte en banque en leur nom propre.
- 1972 : année où l'on a proclamé l'idée, faite loin qu' à travail égal, salaire égal.
- 1983 : loi Roudy qui proclamait l'égalité salariale entre hommes et femmes
- 1984: L'égalité des conjoints est étendue à la gestion des biens de la famille.

On voit à quel point les mesures juridiques des droits des femmes et l'amélioration de leurs conditions économiques sont assez tardives, surtout si on se souvient à quel point la question des luttes est précoce sur ces sujets-là. Et Clémentine, tu vas nous faire un historique sur ces luttes féministes pour le pouvoir économique.

CLÉMENTINE : Oui, on va aussi et surtout voir à quel point les lois ne sont pas appliquées. Historiquement, en France, les femmes ont souvent servi de monnaie d'échange puisque la famille et le couple étaient l'unité principale de la société, puisque seul le mariage donnait un statut en société. Dans ce contexte, il fallait transmettre des terrains, des domaines, du patrimoine, donc des biens, de l'héritage. Selon qu'on était l'ainé de la famille, ou le cadet, ou bien une simple femme, on pouvait être lésé. On aura recours à l'église pour caser les enfants surnuméraires sans diviser les héritages. Cela varie selon les époques, des sociétés archaïques aux sociétés agraires féodales, puis à la modernité où la notion d'individu s'impose : les lois ont été plus favorables aux femmes au Moyen-Âge, paradoxalement. Pour les filles dites "bien nées", avec une dot (ça existe toujours aujourd'hui dans certaines cultures), la question de l'argent est un enjeu politique : certaines vont même être dépouillées de leur dot ou de leur héritage, chassées, elles doivent vivre sous la coupe d'un protecteur. Ensuite, au moment de la modernité, va émerger la figure de "la mal mariée" ou la maumariée, la femme qui a fait un mauvais mariage. On peut retrouver ces informations sur l'Histoire du célibat de l'historien Jean Claude Bologne.

KAOUTAR : Effectivement, si on revient à une période un peu plus contemporaine, d'un point de vue théorique, le féminisme a beaucoup produit autour de la question de l'argent et de son inégale répartition entre les hommes et les femmes. C'est particulièrement le féminisme matérialiste (Nicole-Claude Mathieu, Colette Guillaumin et Paola Tabet). Dans "L'ennemi principal" de C. Delphy publié en 1970 (ouvrage de référence), l'autrice développe l'idée qu'il existe un système invisible qui participe grandement à l'oppression des femmes. Elle le caractérise comme un système socio-politique à base économique, puisque c'est le mode de production domestique qui favorise la domination masculine. Les femmes sont exploitées - elle utilise même l'expression d'esclavage - au sein de l'institution familiale. Le bénéfice est extrêmement fort pour le patriarcat, on peut parler ici de patronat domestique, de patronat intime qui soumet les femmes à une organisation particulièrement dure et qui en plus leur prend la source de leur énergie, mais aussi le résultat de leurs efforts. Dans l'intimité, l'anthropologue italienne Paola Tabet va théoriser ce qu'elle appelle l'échange économique-sexuel (l'homme paye pour accéder à la femme et à son corps, sa capacité de reproduction, en échange, la femme est rétribuée en d'autres choses plus symboliques comme des cadeaux, la protection sous un toit etc...). C'est un rapport qui a toujours cours en couple et qui est rendu visible par la figure stigmatisée de la "michto" (michtonneuse) et des sugar daddies qui entretiennent des jeunes femmes.

EXTRAIT REPORTAGE : Une polémique pour ouvrir ce journal, une pub d'un site de rencontre est visée par le jury d'éthique publicitaire. Ce site propose à des étudiantes d'être mises en relation avec des hommes riches et plus âgés.

KAOUTAR : On voit bien qu'à travers le féminisme matérialiste que quelque chose d'absolument fondamental se passe entre les hommes et entre les femmes sur le plan de l'argent mais toujours de manière invisibilisée. Lorsque c'est visible, c'est présenté de manière honteuse.

CLÉMENTINE : Après les études de genre, c'est l'économie qui s'est intéressée aux questions féministes. Il y a d'ailleurs le livre : *L'économie féministe* de Hélène Périvier, économiste à l'OFCE à Sciences Po. Ce livre explique précisément que l'économie n'est pas une discipline neutre, l'apport de la pensée féministe a permis de révéler des biais cognitifs dans ce domaine et de mieux penser les inégalités. On peut ainsi relire l'histoire : le capitalisme se repose sur la division sexuée du travail, avec les femmes à la maison, on ne compte pas le travail reproductif, par ex. Dans une itw à Challenge elle explique bien comment on perçoit la place de la femme dans l'économie de marché, uniquement liée à la famille.

KAOUTAR : À ce propos l'économiste Hélène Périvier écrit "Le vrai tournant advient dans la première moitié du XXe à l'occasion de l'émergence de l'Etat social et de ses mécanismes de redistribution. Il s'agit alors d'ouvrir de nouveaux droits, de créer des politiques publiques qui accompagnent les ménages. Cette vision du progrès encourage encore la spécialisation des rôles hommes-femmes, grâce à "l'allocation salaire unique", notamment, les droits s'obtiennent dans le cadre du mariage. C'est cette logique de politique publique qui conduit, en France, à la création d'un quotient conjugal, le quotient familial, plus tard un congé parental rémunéré, les pensions de reversions. Les femmes sont alors rémunérées dans le cadre de la famille, mais pas à titre d'individu... ce qui est un frein à l'émancipation.... Dans l'économie de marché, il y a une dimension émancipatrice. La seule chose incompatible avec l'économie féministe est la pensée néo-libérale, soit une idéologie qui fait de la concurrence une fin en soi dans tous les espaces sociaux."

CLÉMENTINE : Justement on ne considère les femmes que prises dans des logiques familiales ou matrimoniales et c'est toujours le cas avec le patrimoine : On peut se référer au livre *Le Genre du capital* de Céline Bessière et Sybille Gollac qui met en lumière plusieurs points à ce sujet :

- Les inégalités de richesse se trouvent davantage du côté du patrimoine que des revenus aujourd'hui, ce qui permet une recomposition contemporaine des inégalités, là où on ne les attend pas.
- La famille n'est pas qu'une unité privée ou neutre : il faut réaffirmer l'importance des relations économiques au sein de la famille.

- Le patrimoine, le capital économique, ne circule pas n'importe comment au sein d'une famille et sa circulation repose sur un traitement différencié des femmes et des hommes.
- Or, récemment, des travaux ont permis d'établir qu'entre 1998 et 2014, les inégalités de patrimoine entre femmes et hommes sont passées de 9 % à 16 %.
- Pourquoi ? Il y a une "individuation" du patrimoine, avant il y avait surtout le régime de la communauté de bien avec le mariage, aujourd'hui il y a davantage d'unions libres et de régimes de la séparation des biens, qui nuit aux femmes.
- Le contexte est celui du développement du travail féminin salarié : dans ce cadre, des pratiques favorisent l'accumulation masculine du capital ...

KAOUTAR : En effet, tout l'intérêt du travail de ces deux chercheuses n'est pas seulement de rendre compte des inégalités économiques qui tissent la relation homme/femme mais bien de les expliquer. Ainsi, Arthur Jatteau, dans une critique formulée à l'endroit du travail de Céline Bessière et de Cyrille Gollac note avec justesse - et cela me semble-t-il éclairer notre questionnement : *"Les explications de ces dernières sont en effet relativement bien documentées (temps de travail moindre, métiers moins rémunérateurs, discriminations, etc.). Si les femmes gagnent moins que les hommes, il apparaît naturel qu'elles possèdent moins que les hommes : les inégalités de revenus engendrent les inégalités de capital. Pourtant, un enseignement majeur de l'économie des inégalités est que le poids de l'héritage aujourd'hui est plus important qu'il ne l'était pendant les Trente Glorieuses. Autrement dit : si l'on veut expliquer les inégalités patrimoniales entre hommes et femmes, c'est davantage du côté des inégalités dans la transmission (donations et, surtout, successions) qu'il faut chercher que du côté des inégalités salariales. C'est donc bien dans la famille que se trouvent les pistes d'explication aux inégalités économiques de genre, comme le démontrent Céline Bessière et Sibylle Gollac dans leur ouvrage"*. On voit bien, ici, à quel point la domination domestique des femmes avec l'institution familiale produit des écarts qui dépassent le simple cadre privé et affecte jusqu'au niveau de possessions économiques des femmes. D'une certaine manière avancent les deux auteurs, si les femmes possèdent moins, c'est parce qu'elles évoluent dans des structures solidaires - l'organisation familiale et l'organisation juridique de la succession, par exemple - tenues par des agents (notaires, juges) dont une partie du travail est de légitimer un partage inégalitaire des biens familiaux entre les descendants et les descendantes. On retient alors l'idée forte selon laquelle la famille, et l'ensemble des personnes (majoritairement des hommes) destinées à en perpétuer le fonctionnement, contribuent grandement à placer les femmes dans des positions dominées et vulnérables. On voit bien à quel point la question du salaire est fondamentale et qu'il faut enrichir cette réflexion par un aspect plus juridique à savoir la dimension patrimoniale.

CLÉMENTINE : Voilà donc c'est pas parce qu'on est entre soi et en famille qu'on ne se fait pas arnaquer. Et alors il y a un autre sujet, que l'on connaît s'en doute mieux

c'est celui des inégalités salariales : depuis les années 90 les inégalités ne se réduisent plus. Au rythme où l'on va il faudra encore 2234 ans pour renverser la tendance. En France, à partir du 4/5 novembre, les femmes travaillent bénévolement car il y a à peu près 15% d'écart entre les salaires. La comparaison "à salaire égal" masque le "salaire inégal": temps partiel, métiers féminins précarisés... Pire pour les femmes racisées et minorisées : selon le Women's Policy Research, aux Etats-Unis, les femmes noires perçoivent 38% de moins que les hommes blancs et 21% de moins que les femmes blanches. En d'autres termes, quand un homme blanc gagne 1\$, une femme noire touche 69 centimes.

KAOUTAR : La newsletter des Glorieuses et sa verticale économique ont fait des propositions dans ce sens (on a bien vu que la grève des femmes ne prend pas) et on espère qu'elles seront entendues : il faut des mesures contraignantes : conditionner l'accès aux marchés publics, l'obtention des subventions publiques et celui des prêts garantis par l'Etat au respect de l'égalité salariale au sein des structures. Renforcer l'Index de l'égalité en créant un certificat d'égalité obligatoire des entreprises. Valoriser les salaires des métiers où les femmes sont les plus nombreuses comme les métiers du soin. 47,7 % de ces emplois sont occupés par des femmes...

CLÉMENTINE : Quand on parle d'argent l'exemple vertueux qu'on brandit à tout bout de champ c'est l'Islande : Depuis 2018 en Islande la parité salariale est obligatoire et contrôlée : le pays a fait voter un texte de loi qui demande aux *entreprises* de montrer patte blanche (et non plus aux salarié-es de réclamer leur dû), sous peine d'amende, à poste égale et performances égales. Même si évidemment ça ne règle pas la question de l'accès aux postes pour les femmes... De mon côté j'avais également participé au podcast Splash chez NE : sur le sujet des inégalités salariales et je vous invite à l'écouter. Evidemment, après les politiques publiques et le monde pro, tout ça se répercute dans l'intime et le COUPLE (hétéro): Podcast de Titiou Lecoq pour Slate, "Rends l'argent". Elle explique que le féminisme a toujours eu du mal à se saisir de ces questions, encore aujourd'hui. Pourquoi l'argent est tabou en couple, pourquoi c'est le don réciproque en début de relation et le du s'installe ? Quel rapport on a à l'argent, qui paie quoi ? Est-ce qu'il faut payer également ou si l'homme gagne plus, le laisser payer ? Faut-il avoir un compte commun ? Qui s'occupe des comptes ? Michelle Perrot raconte qu'elle gagne plus que son mari mais que c'est lui qui fait les comptes et qu'elle minimise ses achats. C'est fou! Tout ça mobilise le stéréotype de "femme frivole, panier percé". Elle se demande également ce que veut dire "chef de famille?" et rappelle que dans les milieux populaires la femme continue de faire les comptes, mais chez les bourgeois ce sont les hommes qui contrôlent les cordons de la bourse. On sait que lors d'une séparation ce sont les femmes qui basculent dans la précarité : on se souvient des propos maladroits de l'éditorialiste Julie Graziani à la télé "si on est au smic, il vaut mieux ne pas divorcer". En 1998 déjà, une étude de l'Observatoire de l'endettement des ménages révélait que le divorce est un des facteurs principaux de précarité financière. On comprend que beaucoup de femmes ne partent pas..

KAOUTAR : À ce propos, un ouvrage me semble particulièrement intéressant à mobiliser pour comprendre la manière dont l'argent, ou du moins son manque et son inégale répartition au sein du couple, peut rapidement devenir un enjeu structurant. L'ouvrage en question est titré *“Le couple, l'amour et l'argent. La construction conjugale des dimensions économiques de la relation amoureuse”* et il est le fruit d'une réflexion conduite par la sociologue Caroline Henchoz. Dans cet ouvrage bien nommé - c'est le moins qu'on puisse dire - pose la question des négociations voire des luttes de préservation des intérêts individuels, et donc économiques, au sein de la sphère du couple. L'argent, on le voit bien, peut rapidement se transformer en troisième membre du couple tant sa présence, malgré le silence qui pèse souvent sur lui, est forte. Ainsi, *“Le couple, l'amour et l'argent”* se base sur l'analyse des paramètres financiers de l'histoire d'une vingtaine de couples hétérosexuels Suisses : il s'agit de comprendre comment deux individus autonomes financièrement avant leur mise en couple, construisent progressivement des conceptions et des usages communs de l'argent. L'argent est pris comme un indicateur du processus de construction de l'équipe conjugale. Le concept de construction conjugale de la réalité du couple est hérité des travaux de Berger et Kellner et du travail de Jean-Claude Kaufmann, qui sert d'appui théorique à l'ouvrage et ce de façon extrêmement heuristique. Ces mots de Frédéric Giraud commentent le travail de Caroline Henchoz, présentent avec clarté l'enjeu de la réflexion : à savoir comprendre comment les femmes sont spoliées et, dans une perspective plus politique, comment mettre fin à cette spoliation. Si on poursuit fatalement, on se retrouve face au fisc et la question fiscale, n'est ce pas Clémentine ?

CLÉMENTINE : Oui en effet, puisque l'Etat va s'attacher à dépouiller minutieusement les femmes. Du côté de la fiscalité, ça coince aussi: il faudrait un impôt féministe, qui doit être individualisé : puisqu'en France on force les couples mariés à une déclaration commune qui avantage les hommes, qui gagnent plus, et ont intérêt à ce que leur femme gagne moins (le fameux “salaire d'appoint”) car ils payent ainsi moins d'impôt. Le “quotient conjugal” (ne pas confondre avec le quotient familial) ne prend pas en compte le travail domestique, le soin des enfants ou des personnes âgées... En 2013 Najat Vallaud-Belkacem, plaidait déjà pour une individualisation de l'impôt sur le revenu. Motif avancé : le quotient conjugal, tel qu'il existe aujourd'hui, dissuade les femmes de travailler. Dans une tribune parue dans Libération qui parle de “trappe à la pauvreté” on lit : *“Plus les revenus du couple tendent vers l'égalité, moins le mécanisme de quotient conjugal n'apporte de réduction d'impôts et pour un couple dont les revenus seraient totalement égaux, le bénéfice est même totalement nul : en effet, le fait de diviser par deux le revenu du couple fait retomber chaque conjoint dans la même tranche d'imposition que s'il avait été seul”*. Des féministes comptent porter la revendication de sa suppression pour la présidentielle de 2022.

KAOUTAR : On assiste à la montée progressive du “Financial feminism” (féminisme libéral) d'après le titre d'un essai de Jessica Robinson paru cette année : c'est un guide pour comprendre comment investir (en anglais, hélas). Il y a selon elle

un “gender investing gap”, un fossé dans l’investissement entre hommes et femmes, comme dans le fait de faire des économies pour sa retraite. La question de prendre le contrôle de ses finances est de plus en plus nette, de s’empouvoier par l’indépendance financière et de faire (vraiment) ruisseler et redistribuer les profits. Après, ça demande de croire en l’économie de marché... et ça fait encore peser le changement sur les épaules des femmes (les mecs aussi peuvent investir dans des projets responsables !).

CLÉMENTINE : On peut aussi écouter le Podcast Ma juste valeur par Lean In France, puisqu’il y a de plus en plus de coachs sur ces sujets comme optimiser son budget. On rappelle qu’on a besoin d’apprendre à gérer notre argent et il ne faut pas que le sujet reste un pré carré masculin. Il y a également un épisode du podcast Travail en cours sur la négociation salariale qui se demande pourquoi les femmes sont désavantagées. Il y a aussi un certain nombre de start-up, d’associations, ou d’applications anglo-saxonnes comme Smart Purse, Rainchq, The frugality, Boring money, She can prosper ... Et du côté des news, le site : the financial diet.

Témoignage :

Cette semaine, on a reçu le témoignage de Mélanie qui nous explique son rapport à l’argent et à sa gestion.

MÉLANIE : Je m’appelle Mélanie, j’ai 38 ans, je suis directrice commerciale pour une société de production. Je n’ai pas souvenir qu’on m’ait parlé beaucoup d’argent. Maintenant, c’est sûr que j’avais des parents qui soit avaient leur boîte soit qui étaient dans le business, avaient des métiers de bureau. Très vite, je dirais plus précisément au moment du choix des études, on a parlé de l’importance de bien gagner sa vie. Quand j’ai voulu faire des métiers moins rémunérateurs, plus incertains comme le journalisme, ils m’ont tout de suite alerté sur le fait que je n’allais probablement pas bien gagner ma vie et que ça allait être un peu précaire. Donc je pense que cette notion est arrivée un peu plus tard, au moment du choix des études, peut-être au collège / lycée. Après, on m’a inculqué la valeur de l’argent. Je pense que le fait d’avoir grandi dans une famille qui n’avait pas forcément de soucis d’argent, c’est aussi je pense plus simple pour être à l’aise avec la question.

Je dirais que probablement en tant que femme, je me suis souvent senti gênée de demander des augmentations de salaire dans mes différents métiers, jusqu’à que cette question que les femmes n’osaient pas demander des augmentations de salaire commençait à apparaître un peu plus dans les médias, j’ai compris que là, si tu ne demandais pas, tu n’as pas. Apparemment les hommes ont moins de problème à demander et auraient plus, de facto. En tant que femme, j’ai eu l’impression qu’il fallait que je fasse beaucoup, que j’apporte beaucoup tant humainement qu’en charge de travail, et que j’avais un rôle relationnel plus important à apporter.

Après globalement, moi parler d'argent ce n'est pas un gros mot, c'est la réalité. Je pense que c'est la réalité de la société. Je suis quelqu'un d'assez cartésien, très logique dans ma pensée, pour autant, j'adore travailler dans des milieux hyper créatifs. Mais j'ai le cerveau fait d'une telle manière que je pense assez vite que pour financer tout ça, il faut de l'argent. Donc je n'ai aucun problème à parler d'argent. Même avec les gens autour de moi, de plus en plus on se dit nos salaires. Moi, le conseil que je donnerais par rapport à cette question là en particulier, c'est de bien regarder les fiches de salaires qu'on nous verse, de bien comprendre comment s'articule notre rémunération. Ensuite, quand on veut demander une augmentation de savoir combien on veut demander, pourquoi, comment ça se justifie (la justification n'est pas obligée d'être personnelle par exemple : "j'ai envie de partir plus loin en vacances."). Ça peut juste être : je veux améliorer mon niveau de vie. Normalement, un bon employeur comprend que dans une évolution de carrière, on doit valoriser la progression de ses employés et donc augmenter sa rémunération au fur et à mesure.

Je pense que les hommes utilisent parfois des techniques d'intimidations, d'agressions un peu violentes qui peuvent marcher. Entre hommes, traditionnellement, c'est un langage qu'ils ont entre eux, donc je peux être désarçonné si je me retrouve en face de quelqu'un qui utilise des techniques agressives et qui exerce une forme de domination et de pression qui va me bousculer. Ça m'a beaucoup désarçonné, je peux me relâcher et me sentir assez faible et impuissante par rapport à ça et ne pas être bonne en négociation. Mais plus j'avance et plus je comprends que si le prix que je propose est le bon prix, je n'ai pas de raison de m'en excuser. Ça revient beaucoup à une question d'estime de soi. Je pense que c'est ça un des grands enjeux des luttes féministes : que les femmes aient confiance en elles et en leurs valeurs.

Notre expérience:

CLÉMENTINE : Merci pour ce témoignage, on en prend bonne note. Alors du côté de notre expérience personnelle, toi Kaoutar, quel est ton rapport à l'argent ?

KAOUTAR : Pour ma part, je considère que comme de manière générale l'argent, on a plutôt tendance à manquer qu'autre chose, c'est une question à laquelle je suis sensible mais aussi un point auquel j'essaie de veiller au quotidien. Je dis cela dans une perspective particulière, à savoir que je ne suis pas seule. Je ne parle pas ici d'homme avec lequel je serai contractuellement liée mais plutôt de famille, ma famille, qui sans mauvais jeu de mots peut être amenée à compter sur moi. Autrement dit, je veille sur l'argent car ce n'est pas que mon argent, c'est l'argent d'un collectif (collectif familial) au sein duquel j'essaie de garantir (nous essayons) des principes de solidarité et de partage - tant que cela est possible. Donc mon rapport à l'argent est double : il est déterminé par l'homme, le conjoint, la famille que nous formons à deux, mais aussi par la famille que je forme avec ma propre famille.

Ce sont des équilibres complexes mais qu'il importe de maîtriser quand on est une femme puisque notre position est malheureusement encore trop proche de celui de la mendicante à l'égard des autres que de la banquière de notre propre existence. Je pense que c'est une question pas simplement individuelle mais aussi un objet collectif de lutte. C'est pour ça que par rapport à la question de la fiscalité et de l'individualisation des traitements me semble absolument nécessaire parce que c'est en tant que femme que les femmes sont dominées. C'est par le collectif et par la lutte que les choses sont à aborder.

CLÉMENTINE : Cette image de la mendicante me parle tout à fait ! Cet épisode, ça nous a fait questionner notre propre rapport à l'argent. Moi je suis un peu comme Thomas Thevenoud qui avait la phobie administrative, je laisse souvent le courrier s'accumuler dans ma boîte à lettres... et je me désintéresse de faire des économies ou de mes impôts. Heureusement j'ai une amie banquière qui m'explique un peu les rouages de tout ça même si ça reste assez obscure pour moi. Quand je vivais aux US j'ai découvert un autre rapport à l'argent et au tabou par rapport à la France. Une fois rentrée dans le monde du travail, je me suis rendu compte qu'à l'égal des autres femmes j'étais nulle en négociation salariale, d'ailleurs jamais de ma vie j'ai été bien payée je pense. Et on sait qu'historiquement les femmes demandent moins d'être augmenté. Par ailleurs, dans mon cercle féministe parler d'argent c'est mal vu et honteux puisque quand on est militant il faut toujours faire les choses "gracieusement" (la question de la rémunération du travail militant est je pense intéressante). Dans le monde du dating je rappelle que payer un verre ne donne pas droit à du sexe ! Pour finir, j'aimerais citer cette étude menée par la banque Merrill Lynch selon laquelle 61% de femmes disent qu'elles préféreraient évoquer les détails de leur propre mort que de parler d'argent.

Pop culture :

CLÉMENTINE : Pour parler de la pop culture, on se souvient évidemment de *Sex and the city* : une série dans laquelle l'argent n'est pas un problème et qui déploie intégralement le stéréotype de la femme dépensière, prête à se damner et à dépenser un loyer pour une paire de chaussures. On se souvient de cet épisode où Miranda l'avocate sort avec Steve le barman et que la différence de revenus ne joue pas en sa faveur et elle dit : "quand les hommes célibataires ont de l'argent c'est à leur avantage alors que quand une femme célibataire a de l'argent c'est un problème qu'il faudrait régler". *Une autre série que l'on peut citer, c'est Succession, qui montre comment on se répartit un héritage entre enfants dans un empire des télécom qui ressemble à celui de Ruper Murdoch. Il y a une fille, Shiv, qui va peut-être tirer son épingle du jeu ... (en tout cas c'est une très belle série crépusculaire). J'en profite pour recommander également la série "Industry" (HBO) qui s'inscrit contre la norme masculine du monde de la finance (le Loup de Wall Street) en montrant une jeune femme noire qui débarque dans la finance à Londres. C'est une excellente série, même si on ne comprend rien à ce monde là (c'est bien le problème des fictions sur le*

trading, c'est technique). Pour faire transition, on peut aussi parler du morceau La Thune d'Angèle qui nous ambiance en parlant d'argent.

KAOUTAR : Effectivement, l'argent et la transparence financière sont devenus un vrai enjeu pour les stars et influenceur-ses. Des actrices hollywoodiennes ont révélé leur salaire et celui de leur co-star masculine (Juliana Margulies qui a quitté the Good fight pour des raisons financières... de son côté l'acteur Jeremy Renner a dit que c'était "pas son problème", lol). On parle égalité de paiement, de faire de l'argent, de dire combien on est rémunéré par des marques... Les pays anglo-saxons et protestants ont un rapport différent à l'argent : fierté revendiquée (pas forcément honteux comme en France). Des rappeuses américaines n'ont jamais hésité à montrer qu'elles avaient de l'argent, tout comme leurs homologues masculins : Cardi B, Megan Thee Stallion ou même Beyoncé qui en parle dans ses chansons. On leur reproche du coup car c'est trop "vulgaire", que cela ne relève pas de l'art, que ce ne sont pas des artistes, mais des business woman.

Reco culturelle:

CLÉMENTINE : Je vous recommande le film "Petite maman" et le livre de Fiona Schmidt chez Hachette: "Comment ne pas devenir une marâtre, guide féministe de la famille recomposée". Je pense que c'est un super guide pratique de la trentaine (on est souvent face à cette situation pas tellement choisie et plutôt subie!) Dans cet ouvrage, elle déconstruit les idées reçues sur les belles-mères.

Question d'auditrice :

CLÉMENTINE : Cette semaine on a reçu comme question : Quels livres conseillez-vous pour comprendre l'histoire de France d'un point de vue féminin ?

KAOUTAR : Je conseille, pour commencer, l'ouvrage de Yannick Ripa, "Histoire féminine de la France : de la révolution à la loi Veil". C'est un livre certes dense mais qui peut permettre de balayer un horizon très vaste et de découvrir de nouvelles ressources.

Générique :

Quoi de Meuf est une émission de Nouvelles Écoutes,
Rédaction en chef: Clémentine Gallot
Journaliste chroniqueuse: Kaoutar Harchi
Mixage Laurie Galligani
Générique réalisé par Aurore Meyer Mahieu
Réalisation, Montage et coordination Ashley Tola